

N° 793

~ DIMANCHE 11 FÉVRIER 1912 ~

Prix : 15°

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

~ 146, Rue Montmartre, PARIS (2e) ~



et des Aventures de Terre et de Mer



Le Bambou Noir

~ par MARCEL ROLAND

Savarouac rebondissait d'arête en arête et Ralissé, penchée au-dessus de l'abîme, semblait respirer avec joie le doux parfum de la vengeance.

N° 793.
(Deuxième série.)

Ce Numéro contient LA VIE D'AVENTURES Supplement Mensuel
dans lequel paraît un Récit Complet Inédit **Mademoiselle d'Oberville**
par G. FORESTIER Prime Gratuite offerte à tous les Lecteurs

N° 1805
de la collection.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Étranger... 3 fr.

SIX MOIS
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Étranger... 6 fr.

UN AN
Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Étranger... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

CONCOURS DE FÉVRIER

NOTICE EXPLICATIVE

Un de nos correspondants a reçu de son cousin Charles, qui vient de faire son voyage de noces, quatre lettres que ce dernier lui a adressées respectivement des pays parcourus par le jeune couple : l'Italie, la Belgique, l'Espagne, et en dernier la France. Ces lettres ont ceci de particulier qu'en les lisant, on y trouve, non pas écrits avec leur orthographe, mais donnés par la consonance, des noms de villes du pays d'où elles ont été adressées. Ainsi, dans cette phrase, que nous supposons être extraite d'une de ces lettres : « L'autre nuit, par une belle lune, le fisc qui cependant ici n'est pas vigilant, a mis l'embargo sur mon baril de Marsala », on aurait les noms de cinq villes l'Italie : Bellune, Pavie, Milan, Bari et Marsala.

Les lettres du cousin Charles feront l'objet des quatre séries de ce concours. Dans chacune d'elles vous devrez trouver un certain nombre de noms de villes du même pays. Lorsque la quatrième et dernière série aura paru, vous voudrez bien nous envoyer la liste des villes trouvées, série par série et dans l'ordre, en mentionnant, en tête de votre envoi, vos nom et adresse.

IMPRESSIONS DE VOYAGE — DEUXIÈME SÉRIE — EN BELGIQUE

« ... Ce déplacement sera, quoiqu'il doive être court, très pénible pour un casanier de ma trempe. Mais ma femme, fort dévouée envers moi puisqu'elle me dénomme « Charles, roi » de temps en temps, est presque aussi passionnée pour les voyages que pour son gredin de cousin. C'est pourquoi celui-ci n'a murmuré qu'en dedans à la demande d'excursion, l'a décidée sur l'heure, et marche tout comme s'il y prenait plaisir... car j'aime ma petite femme, sais-tu, incorrigible célibataire !... J'ai fait les jours derniers, en dinant, la connaissance d'un gentleman élégant, dont nous utilisons volontiers l'automobile spacieuse. Il soigne ici je ne sais quelle maladie en compagnie de sa bru : je la trouve très distinguée, cette blonde dotée d'une chevelure opulente arrangée avec art, longuement travaillée chaque jour, et seyant à ravir... »

MARCHE A SUIVRE

Voir dans le numéro du 4 février la liste des prix de cet attrayant concours qui sera clos avec la quatrième série publiée dans le numéro du 25 février.

Les solutions des quatre séries devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille au plus tard le lundi 4 mars adressées sous enveloppe affranchie à M. Henri BERNARD, Service des Concours, 146, rue Montmartre, Paris (2*), et accompagnées des

4 bons de concours figurant au bas de la dernière page de nos numéros de février, ou de leur bande d'abonnement qu'ils devront coller en tête de leur envoi.

Les solutions et le palmarès paraîtront dans le numéro du 14 avril.

Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils ne doivent adresser à M. Henri BERNARD aucun mandat-poste ni aucune correspondance étrangère aux concours.

Prime à nos Abonnés

Tout abonnement de six mois ou d'un an donne droit à notre superbe prime gratuite :

La Vie Active

par le Colonel ROYET

Captivant recueil illustré, véritable vade-mecum clair concis, propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :

Sachons nous débrouiller. La vie au grand air. Comment on campe. Sachons nous défendre. Pour aller aux Colonies. Pour être fort. Pour utiliser sa force. Savoir se diriger, etc., etc.

Les Éclaireurs de France (Boy-Scouts Français)



Les « Boy-Scouts » sont de jeunes garçons qui, sous la conduite d'un instructeur volontaire, parcourent la campagne, campent en forêt, apprennent à construire des abris et des huttes, à faire du feu, à cuire leur nourriture en plein air, à s'orienter, à suivre des pistes d'animaux, s'efforçant de développer leurs facultés d'observation, leur esprit de ressource, leur vigueur, leur souplesse et leur endurance.

Ayant eu son origine en Angleterre, la création de « Boy-Scouts » a été imitée dans la plupart des autres pays.

En France, une association a été récemment fondée sous le nom de « Les Éclaireurs de France » (Boy-Scouts français).

Cette association a pour objet de provoquer et d'encourager la création de groupements de « Boy-Scouts » français, dans le but de développer chez les jeunes gens la vigueur et l'adresse physiques, l'initiative, l'esprit de ressource, le courage sous toutes ses formes, le patriotisme, le sentiment de la solidarité, de la responsabilité morale et de l'honneur.

Les statuts de l'Association et tous autres renseignements sont envoyés gratuitement sur demande, adressée à M. le Secrétaire général des Éclaireurs de France, 146, rue Montmartre, Paris.

Un Drame chez les Batta Le BAMBOU NOIR par MARCEL ROLAND

C'est jour de grand marché à Si-Pjaradong. Dès l'aurore, de tous les *utlas* voisins, de tous les coins de la montagne environnante, gens, marchandises et bestiaux ont convergé vers la vaste place où grouillent pêle-mêle, au milieu des tas de riz et d'immondices, les chiens à l'œil sauvage, les pores à crinière et à groin effilé, les buffles, de rares chevaux et des poules.

Le peuple *batta* est là, mariant ses cris, ses visages de bronze clair. Les inflexions assez harmonieuses du dialecte se croisent avec les regards jaunes des petits yeux luisants de chaque côté des nez épatés. Hommes et femmes ont la même coiffure : un chignon de tignasse noire et grasse sur la tête ; et avec le *sarong* commun qui les enveloppe comme des statues renouvelées de l'antique, ne laissant sortir que les jambes fines et les bras musculeux, on ne différencierait point un sexe de l'autre, sans le chapeau de paille de riz, en forme de panier, dont les mâles sont couverts. Tout ce monde, y compris les enfants, mâcheur féroce de *siri*, qui est le bétel des Hindous, parsème au hasard le sol de jets de salive rouge, fait ses emplettes, discute, marchande, ici les corbeilles de riz, là les poissons fumés, de ce côté les volailles, de cet autre les vaches ; et aussi les pièces d'étoffe et les feuilles

1. Villages.

d'aranga séchées. Un peu plus loin, à l'un des bouts du marché, sous un *soppo*¹ ombragé d'un bouquet de sagoutiers, on vend une marchandise spéciale : les jeunes filles à marier.

Alignées, les unes assises à terre, les autres debout, devisant ou silencieuses, elles attendent avec leurs parents qu'un beau guerrier trouve l'une d'elles à son goût, et en offre un prix suffisant pour avoir le droit de l'emmenner dans sa demeure. Parmi elles, Ralissé est venue chercher un époux, elle aussi. Ralissé a seize ans, les mains fines, les pieds menus, des dents bien noires, artistement limées en pointe, un sarong orné d'une frange de perles de verre, et, dans le lobe distendu de chaque oreille, une petite cheville de bois. Ralissé est charmante. Depuis le matin, elle patiente là, et déjà le soleil allonge plus étroites les ombres des arbres, des hangars de paille et des maisons de Si-Pjaradong, auxquelles leurs quatre pilotis grêles donnent l'air, de loin, d'araignées aux pattes géantes, en marche vers la forêt. Va-t-il falloir que Ralissé s'en retourne sans mari dans son *utta* perdu, là-haut ? Triste perspective !

Heureusement, voici quelque amateur qui s'avance. Ralissé le regarde marcher, et son cœur bat comme à l'approche d'un grand espoir. Celui-là est beau, grand ; de sa physionomie émane la noblesse, et de son torse balancé au rythme de la marche, une force souple et équilibrée rayonne. Si elle pouvait lui plaire ! Si le sort permettait que ce soir elle le suivît dans sa case ! Comme elle bénirait alors ce hasard qui préside si souvent aux mariages *battas*, selon

1. Hangar.

que le paiement offert par le prétendant est plus ou moins considérable !

Cependant l'homme était arrivé et passait en revue les jeunes filles. Toutes s'étaient tues : on n'entendait plus que l'animation mourante de la foire. Le tour de Ralissé vint enfin : l'homme la contempla et sourit, d'un sourire où les dents vernies à l'antimoine mélangeaient leur brillant sombre à la pourpre du bétel. Il cracha un beau jet rouge, et dit au père de Ralissé :

« Je m'appelle Dabork; je suis d'un village de la plaine, à trois heures de marche d'ici. Ta fille a la grâce et le parfum d'une branche de *mélati*¹ en fleurs. Veux-tu me la donner pour femme? Je la soignerai bien, je ne lui imposerai pas de durs travaux, et vous pourrez venir la visiter aussi souvent qu'il vous plaira ! »

Le père, assis contre un des montants du hangar, se leva et cracha en observant d'un regard furtif celui qui parlait.

« Je ne demande pas mieux. Mais combien offres-tu de ma chère enfant Ralissé? »

Le prétendant sembla gêné.

« Voici. J'ai peu pour l'instant, car la récolte n'a pas été bonne cette saison dans la plaine. Mais je pourrais te donner tout de suite dix poules, douze paniers de riz et sept de fèves de café bien sèches. »

Le vieux leva les paupières.

« C'est tout? »

— Je m'engage à t'en donner autant à la prochaine récolte, qui s'annonce abondante. »

Le père hésitait. Il regarda sa femme, une grosse créature accroupie dans la pénombre et qui mastiquait lentement sa chique, comme les bestiaux ruminent leur pâture. Elle allait émettre son avis, quand une voix monta, brusque et cassante :

« Moi, j'offre trente paniers de riz, vingt de café, douze mesures de gambir, et cette paire de buffles que vous voyez là-bas ! »

Ralissé palpitante et ses parents se penchèrent. Dabork, qui attendait le verdict, se retourna. Tous virent sur le chemin un garçon maigre et assez chétif, mais d'air arrogant. Il portait un costume finement brodé, de lourds anneaux d'or appesantissaient ses oreilles. On admira son collier de pierres précieuses et les bagues qui couvraient ses doigts.

Ses traits respiraient la ruse, tandis que ceux de Dabork étaient empreints d'une mâle franchise. Entre les deux, le cœur de Ralissé eut vite choisi : c'était au premier qu'elle restait fidèle, et jamais, elle en était sûre, dût le destin se déclarer contre son désir, elle ne pourrait en aimer d'autre ! Son incertitude d'ailleurs ne dura guère : le vieux Batta s'était mentalement livré à un calcul qui lui prouvait l'avantage évident de souscrire aux propositions du second prétendant. Il lui jeta donc un regard et un jet de salive encourageants.

¹. Jasmin de Malaisie.

Le nouveau venu reprenait :

« Je suis Savarouac. J'habite dans la montagne Verte, près du lac Dinong. Je suis riche; j'ai des serviteurs; le frère de mon père est rajah de Sanipang... Votre fille avec moi, respectables vieillards, sera la plus heureuse des épouses de tout Sumatra. Vous-mêmes, si vous êtes dans le besoin, n'aurez jamais en vain recours à moi. »

Il parlait fort et se dandinait d'un pied sur l'autre, en lançant à son concurrent des coups d'œil de défi. L'attitude favorable des parents de Ralissé, et quelques murmures admiratifs de l'auditoire qui se rapprochait, l'enhardirent.

« Que feriez-vous, déclara-t-il d'un air de pitié, avec dix poules maigres et douze méchants paniers de riz?... Ah! ah! Dix poules et douze paniers de riz ! »

Il s'esclaffa, en se tapant sur les cuisses à travers la soie du sarong. Cette gaîté en déchaîna une générale. Seuls, Ralissé et Dabork n'avaient pas ri.

« Celui qui est pauvre n'a pas à rougir ! Celui qui est riche et qui raille le pauvre porte au front le signe de la sottise ! »

Dabork relevait l'injure, sanglante pour tout homme de souche malaise. Ses prunelles superbes avaient eu l'étincellement subit d'un éclair rayant un ciel d'orage. Poings serrés, mâchoire dure, il faisait un pas sur Savarouac. Celui-ci frémit légèrement, mais afin de montrer bonne contenance, il ripostait :

« Je vois que la leçon a porté !... Tant mieux ! »

— Je te la renfoncerai dans la gorge, ta leçon ! Puisse-t-elle t'empoisonner comme si tu mangeais les entrailles du *coussou*¹.

— Ceux de ma caste dédaignent les insultes des fils de pourceaux !

— Parce que ceux de ta caste sont des lâches ! » gronda Dabork en empoignant le manche du *parang*, le couteau à large lame qui sortait à demi de sa ceinture.

Mais on le retenait. Savarouac avait changé de figure : quand il vit que plusieurs hommes accourus s'efforçaient de calmer son adversaire, il n'eut plus que la pensée de terminer son affaire au plus vite.

« Alors, c'est entendu? » demanda-t-il au père de la jeune fille.

Les parents eurent un « oui » unanime. Ralissé frissonna d'une révolte. Mais à quoi bon, hélas !

La résignation n'était-elle pas la vertu par excellence des héritières battas, comme la fidélité étroite à leur époux lorsqu'elles étaient mariées?

Savarouac achevait de s'entendre avec ceux qui lui cédaient leur fille, tandis qu'on

¹. Chat sauvage.

réussissait à entraîner au dehors Dabork qui proférait de terribles menaces. Le riche Batta fit ensuite amener devant le soppo un chariot contenant le prix de Ralissé. Pour mettre le comble à la magnificence, il donna aux parents éblouis le véhicule lui-même avec ce qu'il renfermait, l'attelage faisant partie de la transaction.

Une heure plus tard, comme la nuit allait envahir la grande place de Si-Pjara-dong, parmi les convois de toutes sortes regagnant les uttas éloignés, l'heureux vainqueur emmenait sa nouvelle épouse dans un palanquin de rotin suspendu aux épaules de quatre porteurs.

Au tournant d'un chemin, une ombre se dressa soudain devant le cortège, et un timbre de cuivre grave, qui fit tressaillir Ralissé douloureuse, proféra :

« Ralissé, Ralissé... je t'aime. Souviens-toi de Dabork... Malheur à celui qui l'a insulté ! »



C'était trois mois plus tard. Dans le cœur de Dabork, comme naît et s'épanouit une fleur rouge, la haine était mûre. L'insulté avait épié la vie de son rival et de la triste Ralissé. Maintes fois il fit le chemin de la plaine à la riche demeure montagnarde qu'habitaient les époux... Savarouac — il l'apprit ainsi — était un maître dur, et Ralissé souffrait d'être avec lui. Ainsi la vengeance de l'affront reçu se doublerait d'une punition pour avoir menti aux engagements du mariage. De même qu'un bon potier contourne amoureusement les flancs d'un vase, Dabork caressait chaque soir, dans son logis solitaire, le rêve d'un duel loyal où, face à face, il rencontrerait son ennemi.

Un matin, il partit pour les hauteurs vers lesquelles logeait Ralissé. Il s'enfonça dans la forêt abrupte qui couvrait les pentes, suivant des sentiers à peine tracés, se frayant un passage à travers les hautes alangées, les massifs de bambous géants dont les têtes éclataient au-dessus des buissons comme des gerbes de fusées, les lianes fleuries qui tendaient entre les girofliers et les palmiers arangas leurs guirlandes piquées de jaune et de blanc. Il monta longuement dans les sous-bois lourds, chauds et musqués, épiant les taillis où sont tapis les tigres et les nœuds de racines d'où jaillissent les serpents. Et tout d'un coup, après une demi-journée de marche, il déboucha devant un obstacle formidable : une gorge sauvage qui fendait la montagne comme le coup de hache de quelque Titan.

Il s'arrêta au bord de ce gouffre. La contemplation en donnait le vertige. Au fond d'un éboulis de quartiers de granit et

d'arbres arc-boutés, le Padang-Toru, le grand fleuve, roulait vers la plaine ses flots de limon jaune, avec un bruit de tonnerre.

Ayant levé les yeux, Dabork aperçut le pont jeté sur l'abîme :

NOTRE SUPPLÉMENT GRATUIT

C'est aujourd'hui que nos lecteurs, abonnés et acheteurs au numéro, trouveront encarté dans leur numéro notre nouveau supplément mensuel apprécié de tous,

La Vie d'Aventures

Ce supplément porte une pagination qui suit celle du *Journal des Voyages*. Ainsi, à la fin de l'année, *La Vie d'Aventures* pourra être réunie en volume au *Journal des Voyages*, chacun de ses numéros prenant place après le deuxième numéro de chaque mois.

un bambou unique, énorme, un bambou noir de vingt mètres de longueur, attaché de chaque côté par des câbles de fibres tressées, véritable pont suspendu que suffisait à balancer le moindre souffle.

Après avoir soigneusement considéré toutes choses, le Batta se dissimula derrière un gros arbre. Vers le soir, il le savait, Savarouac passerait là pour rentrer chez lui : ce serait, ou jamais, l'occasion si longtemps guettée de le provoquer, de l'obliger à régler la vieille querelle d'honneur.

Il n'attendit pas longtemps. Bientôt, il vit au loin apparaître l'ennemi. Savarouac venait de visiter des plantations qu'il possédait sur le versant opposé. Il s'engagea sur le frêle pont : de chaque main, il conservait son équilibre à l'aide de la double et mince balustrade qui courait tout le long du bambou noir. Et Dabork sortit de sa cachette; dominant le vacarme du torrent qui les assourdissait, il cria :

« Savarouac, me voici ! L'heure est venue de me rendre raison !... Il faut que l'un de nous deux meure... Ah ! fils de serpent, je te tiens donc !... Défends-toi ! »

Le jarret prompt, la lèvre rouge de bétel, un flamboiement féroce aux yeux, brûlant de toute sa haine accumulée, il mit à son tour le pied sur le bambou. Celui-ci, flexible et solide, plia seulement sous le poids des deux hommes et oscilla doucement, d'un mouvement rythmique, comme une étrange escarpolette. Jeu terrible, où un seul faux pas pouvait précipiter les partenaires dans un abîme de cent mètres !

A la vue de Dabork, Savarouac blêmit : son visage cuivré prit une nuance livide. Pour imiter son rival, il sortit néanmoins son coutelas, mais bégaya :

« Pas ici !... Allons sur le bord ! »

— Non ! C'est ici que tu vas mourir si tu n'es pas le plus fort. Je veux que ta carcasse s'écrase sur ces pierres comme une charogne !... Allons, assez de paroles ! »

Le premier, il attaquait. Les pieds crispés au large bambou, il saisissait Savarouac à la gorge et levait sur lui son sarong.

L'autre, plus petit et plus nerveux, évitait le coup, glissait sous l'étreinte, et à son tour empoignait Dabork à la taille, de son bras gauche, immobilisant l'arme de son ennemi. Deux secondes ils restèrent ainsi, figés, groupe d'athlètes qui joignaient à la furie d'une lutte sans merci le miracle de se maintenir en équilibre.

La grande voix du Padang-Toru montait vers eux, dans de l'écume...

Alors, lentement, Dabork se pencha en avant, pliant l'échine de son adversaire. En même temps qu'il cherchait à dénouer l'étreinte, il s'efforçait, de sa main libre, de paralyser le sarong qui menaçait sa gorge. Mais son pied, soudain, glissa, et avant qu'il pût se reprendre, Savarouac avait abattu le poing droit, où la lame brillait aux derniers rayons du soleil. L'épaule percée, Dabork sursauta. Mais la blessure était légère et redoubla sa vigueur. A son tour, il voulait frapper; il dégagea son bras d'un brusque effort : enfin, c'était à lui !

Savarouac faiblissant n'était plus devant lui qu'une chose à sa merci, courbée pour recevoir son châtiment.

féroce duel, Dabork sanglant, Savarouac au sarong rouge, d'un regard elle comprit tout. Mais le mourant avait la force de clamer vers elle :

« Ralissé !... Il m'a tué traîtreusement ! Venge-moi !... N'oublie pas celui qui t'aimait ! »

Le pont eut une oscillation : Dabork, les bras étendus, tombait. Un instant il tournoya, et le corps s'engloutit dans les flots jaunes du Padang-Toru.

Savarouac, debout au milieu du long bambou noir, regarda disparaître son ennemi. Un sourire de haine satisfaite aux lèvres, il essuya son arme, se retourna vers Ralissé demeurée au bord, et lui ordonna, d'un geste, de le rejoindre.

La femme ne semblait point comprendre.

Dans la lumière du soleil qui s'en allait, teignant de rose les cimes des arbres et les crêtes des rochers, elle demeurait béante du drame et de son dénouement. Les dernières paroles de Dabork retentissaient à ses oreilles. Il aurait dû vaincre, lui, le loyal et le fier. Et c'était le mari méchant, tortueux et dur, qui était là, tout seul, sur ce bambou ! « Venge-moi, Ralissé ! » avait crié l'autre. Et Ralissé voulait le venger.

Alors, ce fut bref, décisif. Elle portait sur l'épaule une hachette qui servait à couper les tiges des cannes à sucre. De l'œil, elle mesura le pont de bambou, se pencha vers les deux robustes câbles qui

l'attachaient à la rive, et de deux éclairs de hache, avec un rugissement dispersé dans le tonnerre des cascades, sans hésitation Ralissé les trancha d'un seul coup.

Un sifflement, quelque chose qui s'écroule : Savarouac rebondissait d'arête en arête comme une balle de riz, une balle vermeille qui s'écrasa en bas, tout en bas, et plongea dans les remous...

Et Ralissé resta immobile, penchée au-dessus de l'abîme, comme si elle avait voulu refléter dans ses pupilles d'onyx toute la tragédie et son décor, toute la sauvagerie horreur de son crime, et respirer le doux parfum de la vengeance. Elle resta là longtemps, à l'extrémité d'un roc, petite statue noire.

Puis la nuit équatoriale tomba brusquement, la grande nuit pleine de fauves et de ténèbres effrayantes; et quand Ralissé sentit qu'elle avait peur, elle n'eut plus — tout doucement — qu'à se laisser glisser...

MARCEL ROLAND.



LE BAMBOU NOIR

« Ralissé, criait douloureusement le jeune homme, souviens-toi de Dabork... Malheur à celui qui l'a insulté ! » (P. 181, col. 3.)

« Grâce ! implora tout à coup l'insulteur de naguère... Ne me tue pas ! »

A ces mots, Dabork hésita : il lui répugnait maintenant de massacrer celui qui demandait grâce. Il desserra un peu l'étreinte sous laquelle l'autre haletait. Mais une affreuse douleur le tortura soudain : le couteau de l'adversaire, lâchement, lui trouait le ventre, fouillait ses entrailles.

La ruse avait vaincu le courage !

Dabork chancela en poussant un cri étouffé. Le vertige de la défaite et de la mort embruma ses yeux; le paysage environnant, avec ses échappées lointaines sur Sumatra, l'île opulente et gracieuse, les imprégna de tristesse. Et comme, avec sa carrure d'acier, tendue dans une suprême résistance, luttant encore contre la chute au gouffre, il songeait à Ralissé, voici qu'elle-même déboucha là-bas, dans le cadre de verdure formé par la forêt. Elle suivait son mari de loin, regagnait aussi le logis. En arrivant près du pont, en apercevant le

La A LA FRONTIÈRE BELGE Chasse aux Contrebandiers

On s'est attaché depuis quelques années à appliquer, sous les formes les plus variées, les qualités naturelles de la race canine. Les chiens policiers jouissent d'une popularité bien méritée et le « coursing » est le sport à la mode par excellence.

Mais nulle part ailleurs plus qu'en Belgique peut-être on n'a fait de l'ami de l'homme son collaborateur direct pour les travaux les plus variés.

Tout le monde connaît, pour les avoir vues au moins en photographie, les petites voitures des laitières bruxelloises, trainées dans les rues par trois ou quatre gros toutous, aussi dociles pour charrier leur lourd chargement que fidèles et braves pour le garder devant la porte des clients.

Il est sur la frontière franco-belge d'autres chiens, rusés, intelligents et prudents, que leurs maîtres ont dressés dans un but bien différent. Ce sont les chiens contrebandiers.

Malgré la vigilance des douaniers, la fraude se pratique constamment et sur une assez grande échelle. Ce sont surtout le tabac, les cigares, les dentelles et l'alcool que des trafiquants peu scrupuleux importent ainsi chez nous sans se soucier de payer les droits exigés par le fisc. Pour déjouer la surveillance dont ils sont l'objet, ils ont recours aux superche-



On entraîne les chiens à poursuivre l'homme qui joue le rôle de fraudeur.

frandises ont fait le reste. Maintenant le chien est prêt à entrer en fonctions.

Se glissant dans les fossés, le long des haies, dans les taillis, s'arrêtant pour écouter, humer l'air, chercher sur le sol la piste de son maître qui en le précédant lui a tracé sa route, le fraudeur inconscient franchira la frontière sans être inquiété. Quelquefois cependant un douanier aux aguets le surprend et tâche de l'abattre à

coups de revolver. S'il n'est que blessé, il fuira de plus belle avec son précieux chargement. L'an dernier, entre Rocroi et Couvin, deux gardes réussissaient à tuer un pauvre animal de la race des chiens ambulanciers employés en Allemagne et qui portait sur le corps une double peau lacée sur le dos. Entre cette enveloppe et le ventre du malheureux toutou étaient enfermées des dentelles de prix. On put, du reste, quelques jours après, mettre la main au collet de son maître et personne ne trouvera injuste qu'il ait payé cher ses nombreux vols.

Pour lutter contre les chiens contrebandiers, la douane n'avait qu'une ressource: dresser elle-même des chiens policiers. C'est ce qu'elle a fait en usant des mêmes méthodes, un fraudeur de bonne volonté jouant le rôle de gibier à travers la campagne.

Choisis avec grand soin parmi différentes races de chiens bergers, ces hardis compagnons des gabelous leur ont déjà rendu d'importants services. Ce sont de plus d'excellents camarades pour les longues heures de veille à la frontière, mais aussi d'innocentes victimes prête à payer de leur vie leur dévouement à leurs maîtres.

✻ CYRILLE VALDI.



Douaniers et chiens de frontière partant relever une faction.

ries les plus invraisemblables, et comme elles ne suffisent pas toujours à tromper les gabelous, les contrebandiers ont imaginé de se faire seconder par des chiens.

Le dressage est minutieux, long et parfois cruel. Il consiste d'abord à inspirer à l'animal une profonde terreur du douanier. Pour cela, l'un des compères revêt un uniforme et ne craint pas de rosser d'importance la pauvre bête. Pas de danger, après deux ou trois leçons de ce genre, que le chien aille se frotter aux gabelous. La seule vue de leur uniforme le fait fuir en se dissimulant.

En même temps on lui a appris à porter à travers champs, dans sa gueule, un paquet qu'il n'abandonnerait pour rien au monde. Une longue pratique sur le terrain, de la patience et des



LA CHASSE AUX CONTREBANDIERS

Couchés dans leurs sacs imperméables, les gabelous trouveront la nuit moins longue près de leurs compagnons à quatre pattes.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus
du Continent Noir

Par le
Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)
000

CHAPITRE X

L'ATTAQUE DES VAUTOURS (Suite.)

ÉTAIT-CE bien là le repaire du déserteur devenu marabout, qui avait su se tailler en trois ans un véritable royaume féodal dans une région où ni les Français ni les Anglais n'avaient pu faire sentir leur influence?

D'après la fugitive impression qui avait frappé son regard, Paul Harzel apprécia à 4 kilomètres environ la distance qui les séparait de Kara.

Il traça rapidement sur la feuille quadrillée disposée près de sa carte un croquis expédié de la double chaîne qui se déroulait à ses pieds, et y indiqua approximativement la position du minaret qu'il ne distinguait plus maintenant que faiblement à la lueur du crépuscule commençant.

Il avait pu constater que, conformément à ce qu'avait dit Chouchane, le repaire du bandit se dressait au bord d'un précipice qui l'entourait de deux côtés.

Il compléta son dessin par la figuration de quelques escarpements et écrivit, parallèlement au cours du torrent : « *Oued Ourida* », baptisant ainsi le cours d'eau, pour les cartes futures du Dépôt de la Guerre, sans aucun souci de l'appellation locale qu'il eût été, d'ailleurs, bien en peine de connaître.

L'*Africain* survolait la seconde chaîne à une moindre hauteur, car l'élan de l'ouragan semblait définitivement brisé; mais il était encore à 2,500 mètres d'altitude, dans une région où l'air plus raréfié et moins riche en oxygène donne une carburation défectueuse : quelques ratés en avaient prévenu l'aviateur; aussi Müller, assuré qu'il ne s'exposait à aucun danger, appuya-t-il sur la pédale de l'équilibreur et fit en quelques minutes descendre l'*Africain* de près de 1,000 mètres.

Les sommets se dessinèrent alors plus nettement et, de nouveau, Ourida, qui semblait hypnotisée par la vue du minaret de Kara, désigna avec insistance un point situé dans la même direction en répétant :

« Es Stah ! » la plate-forme, la table !

Paul Harzel braqua aussitôt sa jumelle sur une montagne isolée terminée par une surface plane dont l'aspect singulier l'avait déjà frappé. Il s'était dit que ce pouvait bien être la table caractéristique signalée par Chouchane; l'exclamation d'Ourida, et le court examen auquel il se livra avec sa longue-vue confirmèrent ses soupçons.

A l'extrémité du plateau sur lequel s'élevait le minaret, Es Stah détachait hardi-

ment sa silhouette caractéristique de tous les autres mouvements de terrain.

Plus de doute, les voyageurs avaient bien devant eux la citadelle d'Oswald, et Paul Harzel compléta par une petite vue perspective son croquis topographique, tout en cherchant instinctivement, aux alentours de la « Table », une position d'artillerie d'où les obus à la mélinite du colonel Magnien pussent, en dépit des frontières anglaises, anéantir l'arsenal et le refuge du Renégat.

Il la trouva à une distance qu'il apprécia de 1,800 mètres environ : c'était au sommet d'un col auquel il devait être possible d'accéder aisément par une vallée sinueuse.

Le grondement du tonnerre s'affaiblissait dans le lointain.

Devant les aviateurs une autre plaine s'ouvrait, une plaine sans fin, coupée de milliers de ruisseaux et totalement différente de celle, toute de désolation, qu'ils venaient de quitter.

Il ne restait à franchir, pour l'atteindre, que les pentes abruptes, prolongées par des contreforts assez courts, de la deuxième chaîne; l'*Africain* les survolait à une centaine de mètres de hauteur, lorsqu'un cri sauvage domina le ronflement du moteur et de l'hélice.

Il paraissait provenir d'un pic aigu, dressé vers le ciel comme un glaive... Presque aussitôt, le bruit d'un battement d'aile puissant frappa l'oreille des passagers du monoplane et une grande ombre s'étendit au-dessus de leurs têtes.

— « Ouah'ad el ôqab ! » fit Ourida.

— Un gypaète, traduisit Paul Harzel.

— En voici d'autres, s'écria Müller, qui donna aux gaz leur maximum de débit.

L'hélice repartit à dix-huit cents tours à la minute.

Des vautours !

C'étaient les seuls adversaires que l'aéroplane eût à craindre, et il n'y avait pas de précédent qui indiquât à Müller comment il pourrait mener le combat entre son appareil et ces grands rôdeurs des sommets.

A défaut de documentation, il était prudent d'éviter une rencontre.

La fuite était d'autant plus indiquée qu'un vol nombreux de ces oiseaux de proie surgis d'une anfractuosité de rochers, s'élançait vers l'aéroplane, comme si leur congénère avait donné le signal de l'attaque...

Ils étaient dix ou onze, à l'énorme envergure, aux serres acérées, au bec furieusement entr'ouvert, qui tendaient vers l'*Africain* leurs longs cous déplumés, hideux, gonflés par la colère.

Sans effort et comme en se jouant ils gagnèrent de vitesse sur l'aéroplane.

Quand ils furent à courte distance, Paul Harzel reconnut en eux le terrible *lammergeier*, ou *vautour des agneaux*, qui peut enlever aisément un enfant et le transporter dans son aire.

Ourida regardait les brigands ailés comme dans un songe.

Malgré le léger frisson dont elle n'avait pu se défendre à leur approche, elle con-

tinuait le rêve qui la berçait depuis son départ du camp. N'étaient-ce pas ces hippogriffes qui allaient la prendre sur leur dos et la conduire à celui qu'elle voulait sauver?

Ils entraient naturellement dans le cadre des visions fantastiques qui s'étaient succédé, superposées dans sa jeune imagination, durant sa course folle dans les nuages.

Ils étaient comme les accessoires inséparables de la merveilleuse légende dont elle était l'héroïne.

L'implacable réalité ne tarda pas à chasser l'illusion du cerveau endolori de la pauvre enfant...

Ce n'était pas dans une caverne enchantée, sous la surveillance de dragons jaloux, que Frisch attendait sa délivrance, mais dans une prison plus sûre, sous la garde d'un géolier plus impitoyable...

Ourida revit en imagination l'odieux ravisseur et se souvint de la parole du sage :

« L'homme qui abandonne les voies du Miséricordieux est plus méchant que les Génies : qu'il soit maudit sept fois comme Satan le Lapidé : *Kif ech cheit'an er rajim !* »

Et, par sept fois, elle lança l'anathème contre Cheikh el Qaçi...

Puis elle reporta ses yeux vers les vautours. Ne pouvant deviner l'inquiétude que leur soudaine irruption avait inspirée à ses deux compagnons, mais comprenant maintenant les dispositions agressives des rapaces, elle attendait la bataille, escomptant la victoire du grand oiseau, qu'elle tenait pour invulnérable, et la disparition rapide de ses chétifs agresseurs.

Pouvait-elle se douter que le moteur, dont la respiration de monstre haletant l'avait tellement surprise, était à la merci de l'introduction de quelques plumes dans son mécanisme délicat? que l'hélice, emportée dans une giration vertigineuse, était susceptible de s'immobiliser, ou de voler en éclats, au choc de quelqu'un des sauvages assaillants?

Les gypaètes s'étaient tout d'abord élevés à une grande hauteur comme pour observer l'aéroplane; puis, ils avaient commencé de décrire autour de lui de larges spirales se rapprochant insensiblement, mais sans oser attaquer encore : enfin, ils se groupèrent, comme des troupes qui se massent pour l'assaut.

Sublime et poignant spectacle que celui du fabuleux oiseau sorti de la main des hommes, escorté, devancé même quand il accélérât sa marche, au-dessus des cimes inviolées, par une bande de voraces, tels des loups affamés lancés à la poursuite d'un traîneau dans les solitudes glacées.

Échapper, il n'y fallait pas songer.

Utiliser la mitrailleuse, pas davantage, car elle était disposée pour tirer de haut en bas. Une même pensée vint simultanément aux deux hommes :

— Les carabines !

Harzel saisit, dans le coffre allongé disposé à l'arrière de la nacelle, un des fusils que le commandant Riffaut leur avait remis au moment du départ.

Le jeune officier épaula et pressa sur la détente sans que le coup partit...

Dans sa précipitation, il avait oublié que la carabine avait été mise au cran de sûreté, pour éviter tout départ inopiné en cas d'accident ou d'atterrissage brusque. Il s'aperçut de son erreur, plaça à la position de tir le levier qui enrayait la détente et visa le vautour le plus proche.

Le bruit de la détonation, répercuté cent fois par les échos de la montagne, fit sursauter Ourida sur son siège...

Un juron échappa au tireur.

— Manqué !

L'emploi de la carabine de cavalerie, en effet, exige une correction de pointage absolue qu'Harzel n'avait pas accoutumé de rechercher : le moindre Lefauchaux, chargé à chevrotines, eût été entre ses mains singulièrement plus efficace.

Au coup de fusil, un des gypaètes se détacha brusquement et se laissa tomber obliquement sur l'aéroplane.

A qui, à quoi en voulait-il ?

Aux grandes ailes blanches dont la rigidité le déconcertait ? à ces propulseurs bourdonnants dont il soupçonnait la présence à l'avant sans percevoir leur mouvement rapide, ou à ces avortons dissimulés sous l'empennage immobile ?

Ces muettes questions que se posait Müller demeurèrent sans réponse, car, plus adroit, cette fois, ou moins nerveux, Paul Harzel venait de traverser l'oiseau de part en part.

Emporté par la vitesse acquise, le vautour battit désespérément des ailes, chavira, montrant un instant la tache claire de son ventre, et, décrivant une longue parabole, il s'engloutit dans le précipice béant.

— Attention ! cria Müller.

Acharnés, sans doute, à venger la victime, toute la bande se laissait tomber sur l'aéroplane.

Les coups de feu n'effrayaient pas les redoutables oiseaux, et ce fut en vain que Paul Harzel en abattit encore deux.

Seul Müller pouvait désormais éviter l'abordage.

Par une décision soudaine, il fit plonger l'aéroplane à une allure folle, puis, au moment d'atteindre le sommet d'un pic, il piqua vers l'azur, semant derrière lui les oiseaux de proie déconcertés.

Cette tactique parut réussir : pendant quelques minutes, on put croire que les rapaces découragés abandonnaient la partie.

Mais leur hésitation fut courte : ils se ressaisirent et, avec un redoublement de cris irrités, reprirent la poursuite.

Pour éviter de les voir aborder l'aéroplane par l'arrière, Müller virait, se redressait, arrêté par la violence du vent quand il essayait de lui tenir tête, emporté, au contraire, comme une plume, quand il s'abandonnait à lui.

Parfois, comme attiré par l'abîme, il plongeait obliquement, rasant les cimes, tanguant, roulant, sous l'influence des remous créés par les ravins et les gorges,

puis il se cabrait et pointait à nouveau vers le ciel.

De temps à autre un coup de feu retentissait et un oiseau s'abîmait dans le vide.

— A toi, Harzel ! là, à droite : tire ! mais tire donc !

Se prêtant ainsi mutuellement assistance, l'un par sa manœuvre, l'autre par son feu, les deux aviateurs déroutèrent pendant quelques instants la poursuite de leurs ennemis.

Mais la lutte était inégale : comme en se jouant, les vautours regagnaient le terrain perdu, dépassaient même l'aéroplane.

Tout à coup l'un d'eux, une bête aux proportions colossales, à l'iris jaune d'or brillant d'une lueur féroce, se rua sur la machine avec une telle violence que l'Africain parut se cabrer et que son fuselage tout entier vibra.

Ourida, d'un geste instinctif, s'était courbée en avant, la tête enfouie dans ses bras repliés.

Happé par l'hélice, l'oiseau téméraire fut en un clin d'œil déchiqueté ; projeté en l'air, il retomba sur une des ailes, imprimant au monoplan une dangereuse oscillation et inondant la toile d'une large traînée de sang ; puis il glissa sur la surface unie et fut s'écraser au fond du ravin.

Ourida avait levé la tête au bruit et à la secousse ; elle embrassa le panorama du regard et répéta pour la troisième fois :

— Kara, voici Kara !

Paul Harzel, redressant sa carabine, observa à son tour : il constata que, sans s'en douter, dans l'excitation de la lutte aérienne, Müller s'était rapproché de la citadelle snoussi que l'Africain dominait, à présent, à 700 ou 600 mètres.

La vue plongeait dans l'enceinte.

C'était, suspendu au bord du précipice, pour ainsi dire sans fond, qui l'entourait de deux côtés, un de ces nids tels que les pirates barbaresques savaient en accrocher au sommet des falaises, sur le rivage des mers sillonnées par leurs hardies caravelles. La muraille extérieure, dentelée de créneaux, dessinait un carré de plus de 200 mètres de côté ; l'une des faces que ne protégeait pas l'abîme était flanquée de deux tours massives entre lesquelles s'ouvrait l'unique porte qui donnât accès dans le repaire.

Au centre de l'autre s'élevait une sorte de réduit fortifié dominé par un minaret rectangulaire plus large à la base qu'à la faite, que couronnait une colonnade irrégulière et fruste surmontée d'une coupole arrondie.

Ça et là, les margelles de nombreuses citernes crevaient le terre-plein de la cour et une succession de casemates en terrasses s'adossaient aux parois intérieures de la muraille.

L'ensemble de toutes ces constructions était d'une éblouissante blancheur.

A l'extérieur, un village s'était bâti au pied même des remparts et quelques habitations étaient disséminées, plus loin, sur le plateau, au milieu de maigres champs de figuiers de Barbarie.

Si rapide qu'eût été l'examen de Paul Harzel, il avait suffi à le convaincre que la citadelle était à peu près déserte ; quelques femmes se montraient sur les terrasses de la zériba, mais dans la forteresse le silence et l'immobilité étaient absolus.

Manifestement, « le Maître » n'avait pas encore regagné son formidable asile.

Déjà l'Africain l'avait dépassé : il exécutait un gigantesque huit pour dérouter la troupe très éclaircie des poursuivants, lorsqu'un nouveau choc le fit osciller.

Un gypaète avait fondu sur l'hélice verticale.

Il tournoya une seconde avec elle, puis son corps, tête et ailes arrachées, fut projeté au loin, comme par une fronde.

Presque aussitôt, le moteur ralentit, coince, enrayé, impuissant...

Une bouillie de plumes, de tendons et de débris de chair venait de s'agglutiner autour de l'hélice.

C'était la panne à 1,000 mètres au-dessus des abîmes.

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT.
(Commandant DRIANT.)



Deux Ans au Pays des Papous

Les Cannibales

de la

Nouvelle-Guinée

par

ANDRÉ CHARMELIN



IV

LES JEUX. — LES FUNÉRAILLES.

— LA VISITE AUX FLAMBEAUX.

Les jeunes Papous, dès l'enfance, se livrent simultanément aux jeux de leur âge et à des exercices violents destinés à faire d'eux des guerriers robustes et hardis.

Tantôt ils prennent leurs ébats dans le gazon, ou bien ils s'exercent à la course. D'autres fois, ils grimpent aux arbres et, s'asseyant sur les branches, jouent à la balançoire et se font bercer par les géants de la forêt.

Mais surtout ils s'exercent à lancer le javelot et, dès l'adolescence, ils acquièrent sur ce point une étonnante adresse.

Ensuite, le Papou commence à appliquer ses forces à l'usage d'une arme qui deviendra terrible entre ses mains : l'arc tuger. Les Papous le nomment ainsi, parce que les Guinéens de la tribu des Tugeri, déjà inventeurs du tambour national, sont encore les meilleurs fabricants d'arcs parmi les tribus de la Nouvelle-Guinée. Ils sont aussi plus habiles tireurs que les hommes des autres tribus. Du reste, très peu d'Euro-péens seraient capables de tendre cette arme redoutable. L'arc tuger n'est pourtant qu'une branche de bambou. La corde est en fibres tressées de pandanus. Les flèches sont longues et acérées.

A cause de leur grande habileté à l'arc, les Tugeri sont redoutés des autres tribus guinéennes. Aussi, les autres indigènes, refusant aux Tugeri l'honneur d'avoir inventé l'arc, racontent-ils qu'il leur fut donné par le génie Fifi. Celui-ci chassait le sanglier dans une forêt. Une flèche passa près d'un Tuger, qui se dirigea du côté d'où venait le bois meurtrier.

Voir les nos 790 à 792.



LES CANNIBALES DE LA NOUVELLE-GUINÉE

1. Jeunes Papous s'exerçant à lancer le javelot. 2. L'arc tuger si redoutable entre les mains des indigènes de cette tribu. 3. Femmes papoues suivant la dépouille de leur mari défunt à sa dernière demeure. 4. Pont suspendu en bambou construit sur la rivière Saint-Joseph. 5. La visite nocturne aux flambeaux : le plus grand honneur que l'on puisse se rendre chez les Papous. 6. Le tombeau d'un Papou : exposé sur un lit de branchages, il dort dans cet arbre son dernier sommeil. 7. Le départ d'une expédition. 8. Une demande en mariage en Papouasie : les débats entre les deux parties. 9. Les Tugeri dansant frénétiquement au son du tambour national. 10. Un camp d'explorateur au sommet du Dinawa. 11. Femme papoue donnant à son mari le dernier baiser ; des pleureurs font entendre des hurlements sinistres en signe de deuil.

Il entendit un grand bruit; il ne vit rien, mais il trouva sur le sol un objet qu'il ne connaissait pas et qui était l'arc. A côté, étaient posées les flèches toutes préparées. L'une d'elles était placée sur la corde. Le Tugeri, à moins d'être inférieur en intelligence à tous les Papous, devait comprendre. Il n'eut à cela aucun mérite.

Lorsque meurt un Papou, ses épouses et ses servantes se rassemblent autour de son cadavre et poussent, durant plusieurs heures, des cris plaintifs. Ensuite, elles l'enroulent dans des peaux de divers marsupiaux, dont il existe, en Nouvelle-Guinée, vingt espèces différentes. Ou encore, les femmes entourent le défunt d'un linceul d'écorce. Si c'est possible, elles emploient la même écorce précieuse dont on fait, pour les vivants, le tablier de cérémonie.

Les femmes, pour suivre la dépouille de leur mari et maître qu'on emporte, s'enduisent le corps d'une couche de peinture ou de graisse noire qui obscurcit encore leur peau naturellement sombre de negritas. Puis, elles se ceignent d'une sorte de pagne en écorce blanchâtre ou en peaux blanches de marsupiaux.

Les femmes, l'une derrière l'autre, suivent le corps que l'on emporte vers la forêt ou tout au moins vers quelque arbre aux branches larges et solides. A un endroit où les branches forment fourche, on hisse le lit de branchages sur lequel le mort avait été porté. Et le cadavre demeure ainsi exposé au soleil, aux vents, aux pluies, et il est aussi la pâture des oiseaux de proie.

Lorsque les chairs sont disparues, et quand il ne reste plus que le squelette, les parents et les épouses du mort reviennent solennellement à l'arbre dépositaire de la dépouille aérienne. On fait tomber ce qui reste du lit de branchages et du mort. La famille et les amis se partagent alors les ossements.

Si le défunt était un chef ou un guerrier renommé, on pousse plus loin le culte de sa mémoire, on lui fait un *kouvar*; c'est, disent les Papous, l'image de l'esprit du défunt. En réalité, c'est la représentation plus ou moins grossière de sa figure corporelle. Tantôt, c'est un morceau de bois, malhabilement sculpté en forme humaine; tantôt c'est une planchette où quelque fruste artiste papou s'efforce de peindre, avec les quelques couleurs dont il dispose, le portrait du défunt, revêtu de son casque de guerre, de son tablier précieux, armé de sa lance ou de son arc. On conserve pieusement cette peinture ou cette sculpture dans la hutte familiale; et cela prouve, encore une fois, que les Papous ne manquent pas d'inclination pour les arts.

Le jour où l'œuvre de l'artiste papou est terminée, le deuil cesse dans la famille; l'esprit du défunt survit et demeure au milieu des siens. Les femmes honorent la mémoire du mort en s'entretenant de ses belles actions passées; mais les hommes célèbrent d'une façon plus bruyante la gloire du guerrier désormais immortel. Ils se livrent à de pantagruéliques ripailles. Ces orgies, interrompues pendant la journée, se poursuivent durant quatre nuits consécutives; et cela ne va point sans rixes ou même sans carnage.

Dès que ces fêtes tumultueuses sont terminées, la famille du mort procède à la vente de ses femmes, soit qu'on puisse les céder ensemble à quelque guerrier riche et puissant, soit qu'il faille les vendre une à une et pour ainsi dire en détail.

D'ailleurs, un Papou, durant sa vie, ne se fait pas faute de revendre ses femmes, comme s'il s'agissait d'un simple bétail. Deux Papous discutent alors entre eux, et devant celle qui fait l'objet du marché le vendeur expose les qua-

lités de sa marchandise féminine; l'autre accepte ou refuse, selon son impression et suivant ce qu'il croit être son intérêt.

Si, par hasard, le chef d'un village voisin a fait l'acquisition des épouses et des servantes du défunt, la famille et les amis de celui-ci rendent au guerrier acquéreur la *visite nocturne aux flambeaux*, ce qui est le plus grand honneur que l'on puisse faire chez les Papous.

Mais la visite nocturne aux flambeaux porte en elle un double sens et peut constituer un piège pour les Papous. En effet, les guerriers d'un village où l'on annonce que des torches sont apparues et s'approchent, ne peuvent pas savoir, avec certitude, si ce sont des amis qui viennent ou des ennemis qui emploient ce stratagème et s'avancent sous le flambeau de l'amitié. En effet, parfois, les torches s'abaissent et s'éteignent tout à coup, à une certaine distance du village. A travers la nuit à la teinte gros bleu, on entend bientôt siffler les flèches. La course des guerriers se révèle au bruit sourd dont résonne la terre, et ensuite les clameurs de guerre retentissent. Et les agresseurs foncent sur le village déconcerté.

Aussi, à moins de connaître d'avance la visite des amis, quand les Papous voient arriver le grand honneur du flambeau, ils se tiennent sur leurs gardes.

ANDRÉ CHARMELIN.

COMMENT COMBATTENT LES MANDCHOUS

La Prime à l'assassinat

Il faut convenir que les Mandchous ont une étrange façon de comprendre la politique! Ils ne perdent pas leur temps à essayer de convaincre leurs adversaires! Ils trouvent plus expéditif de les supprimer, purement et simplement!

Comme la révolution qui sévit dans le vieil empire depuis plusieurs mois a été surtout fomentée contre la domination des Mandchous, et comme ceux-ci ont le désavantage du nombre — vingt millions contre trois cent millions! — ils ont imaginé de former une société secrète à laquelle se sont affiliés la plupart des Mandchous riches et influents, et qui s'est donné pour but d'organiser la « suppression » de tous les chefs du parti révolutionnaire, de la Jeune-Chine. Leurs têtes ont été mises à prix et *tariées* selon leur importance. On les a partagés en trois classes. Ceux qui appartiennent à la première catégorie — tel le docteur Sun-Yat-Sen — rapporteront chacun à leur meurtrier un quart de million.

L'assassinat des Chinois inscrits dans la deuxième classe ne rapportera que 75 000 fr.

Et 25 000 francs seulement seront versés aux meurtriers qui auront honoré de leurs attentions une personne inscrite dans la troisième classe.

C'est à la suite de l'assassinat d'un chef républicain, nommé Wu-Hu-Tchien, qui appartenait à la première catégorie de « condamnés », que le complot a été découvert. Le coolie qui avait exécuté cette néfaste mission fut arrêté et, la torture aidant, fit des aveux complets.

Il paraîtrait même que ladite société secrète aurait promis une prime-récompense de 2 500 000 fr. pour l'assassinat de Yan-Chi-Kai, le fameux organisateur des armées chinoises modernes.

CHRISTIAN BOREL.

LES GRANDES AVENTURES Capitaine



Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par

LOUIS BOUSSENARD

Deuxième Partie. Dans le Tamaulipas.

CHAPITRE V (Suite.)

Le nègre sourit de toute la largeur de sa dentition blanche, attire Siori à lui, le couche sur son genou et examine sa blessure :

« Rien! fait-il. De l'eau et un bout de chiffon, il n'y paraîtra plus.

— Maintenant, toi, l'Indien, reprend Mistoufle, écoute-moi et réponds-moi franchement.

« De tout ce que tu m'as raconté, j'ai surtout retenu que, d'après toi, il n'y aurait plus de bandits dans le bois...

— J'ai dit que, se croyant surpris par une troupe de colorados, quelques hommes qui se sont attardés se sont crus en danger, ont frappé un peu au hasard et se sont enfuis...

— Attardés, qu'est-ce que cela veut dire?... »

Tayeb malaxe à fond l'épaule de l'Indien, qui serre les dents et reste impassible.

Cependant, il prend un temps avant de répondre :

« Voilà, dit-il. Depuis hier soir, un gros de guerillas était caché dans le bois, un peu plus loin, à deux portées de flèche d'ici et ils y sont restés toute la nuit, comme s'ils attendaient quelqu'un ou quelque chose.

« Quelques-uns s'étaient d'ailleurs séparés de la troupe et s'étaient dirigés vers Tampico... Le chef leur avait parlé et, bien que je ne pusse entendre toutes leurs paroles, j'avais compris qu'il s'agissait d'aller à la ville pour provoquer d'autres gens... que le chef appelait d'un mot que je ne comprenais pas bien... quelque chose comme Oza... Azo... reios...

— *Azogucyos!* s'écrie Mistoufle. C'est de nous — de Vif-Argent — qu'il s'agissait... Continue... et ces gens sont partis...

— Oui, les autres qui restaient ont campé dans le bois... il y a deux heures à peu près, j'ai entendu un galop de chevaux... C'était évidemment les hommes qui reynaient... on n'y voyait goutte...

« Je m'étais glissé le plus près possible du groupe des bandits, curieux de savoir de quel méfait il s'agissait encore...

« Mon œil sait distinguer les choses dans la nuit... J'ai vu que sur un des chevaux était attaché un fardeau, un sac dans lequel il y avait quelque chose qui ressemblait à la forme d'un homme...

Mistoufle halète : un pressentiment sinistre serre sa poitrine.

L'Indien parle trop lentement à son gré.

« Mais va donc... parle... achève!... »

Tayeb finit de bander la plaie de Siori, qui souffre visiblement.

Mais il dompte sa douleur et reprend :

« Le chef a dit : « C'est bien ! Celui-là paiera d'abord pour tous... » et il a encore prononcé le mot que je ne comprenais pas... »

— Azogue !

— Oui, c'est bien cela !... Alors le chef a donné le signal du départ, les hommes sont remontés sur leurs chevaux... ils étaient tous là, excepté, paraît-il, trois ou quatre qui s'étaient couchés et endormis dans le bois... et la troupe s'est éloignée à toute bride...

— En emportant le prisonnier ?

— Oui !

— Mes amis, crie Mistoufle avec un accent désespéré, notre capitaine, notre mi, notre frère, est tombé au pouvoir de ses pires ennemis...

« Ah ! je comprends maintenant pourquoi il a manqué au rendez-vous ! »

« Alerte ! Alerte ! Jurons de ne pas prendre une minute de repos avant de l'avoir retrouvé, délivré... »

« Oh ! si les misérables ont touché à un cheveu de sa tête ! Mais non, ce n'est pas possible ! Lui, si brave, si bon !... Et si fort !... »

« Écoute, Isidore, je crois que tu ne mens pas ! Je veux avoir confiance en toi ! Peux-tu nous aider à retrouver la trace des bandits que tu as vus cette nuit ?... »

— Oui, je le puis...

— Et tu consentirais à le faire ?

— Oui... tu m'aideras à me venger... »

Le pansement est terminé. L'Indien est debout : en vérité, il n'est pas si débile qu'il le paraissait tout à l'heure.

Ses yeux sont brillants, sa taille s'est redressée. On devine que dans cet organisme déprimé par la misère, il y a encore de la force.

Mistoufle rassemble ses hommes.

« Hélas ! leur dit-il. Nous avons perdu un de nos bons camarades, Chabraque, assassiné par un de ces maudits. Creusons-lui une fosse et confions son cadavre à la terre... C'était un brave cœur, ne l'oublions jamais... »

« Hâtons-nous, car Vif-Arget est en danger de mort. Ses ennemis seront sans pitié, il s'agit d'arriver à temps... Cet Indien, Siori, nous guidera. »

« Nous allons nous lancer en un pays inconnu, où chaque arbre cache un espion, chaque pierre un traître. De la prudence ! Souvenez-vous que nous avons une rude tâche à remplir et que Vif-Arget compte sur nous... »

Une demi-heure après, les Azogueños, guidés par l'Indien, s'engageaient résolument dans la forêt.

CHAPITRE VI

Dans un sac. — La Huasteca. — L'hacienda du Chiquihuite. — Le Terrero. — Perez le démon. — Passes magnétiques. — Dolora lutte ! — Sa mère ! — Il faut qu'elle tue ! — Face à face ! — Le sol manque ! — Nuit et silence.

La trahison a raison des plus forts.

Vif-Arget, attaqué par derrière, au moment où, se croyant tout à fait en sûreté,

il réfléchissait aux vicissitudes de sa vie, a été abattu d'un coup violent en plein crâne...

Instantanément, il a perdu la notion de tout ce qui l'entourait. Il n'a plus senti ni la brutalité des mains qui tombent sur lui, ni le contact de l'étoffe dont on l'enveloppe, ni le galop saccadé du cheval qui l'emporte.

Il n'est plus qu'une masse inerte qui ne sent plus rien, ne pense plus, ne vit plus.

Les Matadors sont sortis de la ville et ont gagné les rives du Tamesis, qu'ils longent sur un sentier à peine assez large pour que s'y posent les pieds de leurs chevaux ; mais ces ont des bêtes de la Sonora, au pied solide et sûr.

Ils sont arrivés au rio de Zarzéis, où le gros de la troupe est cantonné.

Là, le chef les attend, Bartolomeo Perez, l'insaisissable, le gnôme.

Quand il a la certitude que son ennemi est en son pouvoir, il a un rire féroce, sardonique...

Il s'approche du sac où Vif-Arget gît, immobile, insensible.

Il le frappe du poing, en grondant des injures.

Pourquoi pas du poignard ? Pourquoi n'assouvit-il pas d'un seul coup sa haine ? Non, non. Il a des projets dont la cruauté allume dans ses yeux des éclairs fiévreux !

L'Indien l'a bien entendu. Il a proféré une dernière menace, puis, sur son ordre, les Matadors se sont remis en selle et la troupe est repartie à vive allure.

Et la nuit et le jour suivant et encore la moitié d'une nuit.

Nul ne s'est préoccupé de Vif-Arget. Il est toujours dans sa prison de toile. Il n'a pas proféré une plainte ni un cri d'appel. Est-il mort ou vivant ?

Bartolomeo semble lui-même s'en désintéresser.

Ils ont galopé pendant trente-six heures, à travers les défilés de la Sierra.

Ils ont pénétré dans la Huasteca, dont la population, d'origine purement indienne, est clairsemée et misérable.

Des forêts impénétrables ont envahi le sol, où de pauvres *pueblos* (villages) se cachent piteusement, sans cesse traversés par les bandes de la guérilla mexicaine.

C'est dans ces parages que Carbajal a installé son quartier général, aujourd'hui à Amatlan, en une hacienda grande comme un palais, et qui fut naguère le centre d'une vaste exploitation agricole.

Elle est vide aujourd'hui, les habitants — de race espagnole — ont dû fuir et se sont réfugiés à Mexico. Les troupes se sont dispersés, les terres sont en friche et là où, quelques années auparavant, régnaient l'abondance et la vie, pèse aujourd'hui le silence de la mort.

La troupe de Perez a dépassé Amatlan et s'est enfoncée dans les gorges du Chiquihuite. Le passage est barré par un torrent qui descend d'une colline, en roulant des flots écumeux, brisés sur un lit de pierres énormes.

Tout à coup, la scène change : sur un

pont de pierre, les chevaux ont franchi le torrent, et soudain s'est élargi un vaste cirque sur un des flancs duquel de grands bâtiments sont adossés à la montagne.

Les portes se sont ouvertes et des serviteurs sont accourus, porteurs de torches. C'est la ferme de Terrero, la résidence de Bartolomeo Perez.

La troupe s'est engouffrée dans les vastes cours, que bloquent de toutes parts d'épaisses murailles, faites pour résister à un siège.

C'est le repaire des Matadors, à la fois citadelle, caserne ou prison.

Des ordres se croisent : on dirait l'agitation des camps. Des coups de sifflet ponctuent les mouvements des groupes qui se forment dans l'immense cour, à la lueur des torches qui donnent à ces mouvements de hordes l'aspect d'un pandémonium.

Le chef veille à tout. Petit, tordu, pareil à une de ces vieilles souches enracinées au milieu d'arbres sains, Perez a des allures de maître : et de fait, on lui obéit avec une sorte de respect terrorisé.

Enfin, il s'est approché du sac où gît Vif-Arget, et qu'on a jeté à terre, sans précaution, au risque de lui briser les os.

« Enlevez-moi ça ! dit-il de sa voix rauque et portez-le dans la salle des armes. »

Deux hommes, des colosses, ont empoigné le paquet, chacun par un bout. Ils ont traversé la cour jonchée d'hommes qui dorment, enveloppés dans leur manteau, la carabine à portée de la main.

Une porte s'ouvre devant eux et ils pénètrent dans une vaste pièce qui semble un arsenal. Des fusils, des carabines, y sont entassées. Même il y a au fond une sorte d'obusier.

Au milieu, une longue table, ou plutôt un établi, avec un étau et des outils. C'est, on le devine, un atelier pour les rapides réparations.

On a écarté les scies, les marteaux, les limes qu'on a repoussés au bout de la table. Et, sur la place libre, on a déposé le fardeau humain.

Des bougies de cire ont été fichées au mur et jettent une clarté lugubre. On se croirait dans un amphithéâtre ou une salle d'autopsie.

D'un geste, il a congédié ses hommes.

Il est seul avec sa victime.

Il tire son poignard et éventre le sac d'un seul coup, du haut en bas.

Vif-Arget apparaît, dans son costume d'officier colorado, élégant, gracieux, et qui semble aussi frais que s'il sortait de sa chambre.

Seul, le sombrero s'est écrasé sur le front.

Perez l'enlève d'un geste brutal et découvre le visage du jeune homme, couleur d'ivoire. Les yeux sont clos, les lèvres serrées. Les traits admirablement modelés, semblent ceux d'une de ces statues qui dorment, étendues sous l'ombre des cathédrales.

La face du monstre s'est contractée : on dirait qu'il éprouve une rage intime à voir si beau cet être qu'il hait. Mais en même

temps, un sourire affreux passe sur ses lèvres.

Car il le tient en son pouvoir. Il va pouvoir exercer sur lui une vengeance dont, depuis bien longtemps, il caresse le rêve.

Entre cet homme et lui — et sans que Vif-Arget ait jamais pu le deviner — il y a tout un drame de haine... qui remonte à de longues, longues années.

Perez palpe ce corps immobile. Oh ! il sait que la mort n'a pas accompli son œuvre. Il soulève les paupières et regarde le globe de l'œil.

« Le saisissement nerveux, murmure-t-il, a produit un curieux effet... Cet homme n'a pas souffert depuis le moment où il a été surpris... et il est tombé dans une sorte de léthargie... C'est très bizarre ! »

Il ausculte la poitrine, met son oreille sur le cœur.

« C'est une disposition de famille, continue-t-il entre ses dents. Ces gens sont des nerveux... et celui-ci est... comme l'autre !... »

L'autre ! A qui fait-il allusion ?...

Du reste, il se tait et réfléchit. Les yeux fixés sur Vif-Arget, qui n'a pas bougé et qui a le masque d'un mort, on devine que des pensées féroces s'agitent dans son cerveau...

Les mains se crispent et soudain il les lance sur la gorge de son ennemi comme pour l'étrangler...

Mais il se rejette en arrière :

« Non ! non ! gronde-t-il. Il vaut mieux que cela... il faut que ce soit l'autre, que ce soit ELLE qui le tue... oui, c'est cela !... Et quand elle l'aura frappé, alors qu'il exhalera ses derniers râles d'agonie, je leur crierai la vérité... Je veux qu'ils sachent tout, ce qui sera pour lui, à la minute suprême, un indicible supplice... et pour elle, un éternel remords ! »

Il s'est éloigné de Vif-Arget.

Debout, se haussant sur ses courtes jambes, il dresse les bras vers le plafond.

Les traits se sont détendus, mais il s'est produit dans cette face sauvage un phénomène singulier.

Les yeux se sont ouverts démesurément : le globe s'est révolté et il semble que seul le blanc subsiste. C'est horrible, comme un retournement de l'œil, et pourtant de cette sclérotique hideuse, on dirait que s'échappe un rayon pâle, comme lunaire.

Les mains ont des gestes étranges, comme d'appel, d'attirance, griffes qui chercheraient à atteindre une proie.

Et même temps, des mots s'échappent de ses lèvres.

« Dolora ! viens... viens... je le veux !... Obéis !... Viens !... »

Il reste dans cette attitude, on sent dans ce corps tordu une concentration de force, dans les traits de ce visage un afflux de volonté qui transfigure cet être laid et rachitique en un démon de fureur.

Quelques minutes se passent ainsi... il semble que la lueur des luminaires ait pâli, et au bout des doigts que Perez étend

les lèvres décolorées... Perez a fait un pas vers elle et au même moment, dans tout le corps de la Hija Alferez — car c'est elle ! — il s'est produit une sorte de frisson convulsif... elle a eu un mouvement de recul...

Mais il a dardé sur elle les pointes de ses doigts...

Ses yeux se sont à peu près rétablis en leur forme, et des prunelles remises en place, il la fixe avec intensité...

Pourtant, elle semble ne pas obéir immédiatement à l'ordre muet qui lui est donné. En vérité, on dirait qu'elle essaie de résister à la puissance démoniaque qui cherche à s'imposer à elle...

Mais il ricane : il sait bien qu'elle est son esclave, sa chose...

Et bien que cette velléité de résistance l'étonne, il ne doute pas de sa victoire...

Ses mains — longues et maigres — se sont approchées d'elle, sont allées de son front à son cœur et on sent que la pauvre fille s'abandonne, qu'elle cède au pouvoir qui la brise...

Il marche en arrière en lançant sur elle les effluves de sa volonté...

La malheureuse obéit, elle va vers lui et, à quelques pas, elle se laisse tomber à genoux, les mains croisées sur sa poitrine, en signe de soumission.

Il lui pose la main sur la tête et un frisson la secoue tout entière.

« Lève-toi, Dolora ! » lui commande-t-il d'un accent bref et sec.

Elle se lève.

« Tu m'entends bien ?... »

— Je vous entends.

— Tu es prête à m'obéir ?... »

Elle hésite. Les mains touchent son cœur.

D'une voix lasse, elle répond :

« Je suis prête... »

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

Titres et Tables.

Les titres, tables et couvertures du 2^e semestre de 1911 (tome 30 de la deuxième série du *Journal des Voyages*) se trouvent chez nos correspondants au prix de 0 fr. 15, ou sont envoyés franco contre 0 fr. 20 en timbres-poste adressés aux bureaux du journal, 146, rue Montmartre, Paris.

Reliures mobiles.

Nous informons nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des reliures spéciales pour le *Journal des Voyages*, au prix de 2 fr. 25, prises dans nos bureaux, plus 50 cent mes pour envoi par colis postal à Paris et 75 centimes par poste en province.



CAPITAINE VIF-ARGENT

D'un geste brutal, Perez découvre le visage du jeune homme. (P. 189, col. 3.)

en un geste de commandement, on dirait que des étincelles s'échappent.

Alors, dans le silence de la nuit, un bruit s'éveille... très doux, comme un glissement. C'est, dans la muraille, un choc léger, régulier, qui peu à peu se précise...

Quelqu'un marche, quelqu'un vient à l'appel qui vient d'être lancé.

Et tout à coup, dans la paroi de cette salle, une porte lentement tourne sur ses gonds...

Une forme paraît blanche, avec, dans la demi-obscurité, des allures de fantôme...

C'est Dolora, vêtue d'une longue robe de nuit, la tête nue, ses admirables cheveux noirs éparés sur les épaules...

Pâle comme une morte, les yeux ternis,

L'Initiative d'une Parisienne

L'Utilisation de l'Ivoire végétal

Le *Journal des Voyages*, qui ne cesse d'encourager les initiatives françaises pour la mise en valeur de nos colonies, est heureux de citer à ses lecteurs un bel exemple d'énergie et de ténacité chez une Parisienne.

Cette dernière quitta Paris, il y a quelques années, pour se rendre au Sénégal et au Soudan. Voyageant la plupart du temps à cheval ou à zébu, suivi seulement de quelques serviteurs noirs, couchant à la belle étoile, son attention fut plus particulièrement attirée, au cours de ses pérégrinations, par un fruit servant à l'alimentation des indigènes et dont l'amande avait la même apparence que l'ivoire végétal, connu dans l'industrie sous le nom de corozo et employé dans la fabrication des boutons.

Une étude et des expériences faites avec cette matière confirmèrent sa première idée. L'amande de ces fruits n'était autre chose que de l'ivoire végétal.

Voyant tout le parti que l'industrie française pourrait tirer de sa découverte, car elle sut que toute la matière première servant dans la boutonnerie, provenait uniquement d'Amérique notamment, du Guyana et de la Colombie, elle résolut de demander des concessions de forêts entièrement peuplées de palmiers produisant l'ivoire végétal.

Elle obtint ces dernières, et elle commence à utiliser les produits de ses forêts, en faisant fabriquer avec cet ivoire végétal tout ce que le génie parisien sait engendrer en pareille circonstance.

Les arbres produisant la matière qui fait l'objet de cet article sont de deux espèces :

L'un, connu scientifiquement sous le nom de barathès, est appelé communément rhônier. Chaque arbre produit annuellement trois, quatre et cinq régimes, suivant la force. Chaque régime se compose de 25 à 30 fruits, pesant chacun un kilogramme et comportant trois noyaux.

L'autre, connu scientifiquement sous le nom de *iphenæ thebaïca*, est appelé vulgairement palmier Dumun, palmier fourchu, et produit des fruits en régimes comme le premier, mais beaucoup plus petits.

De ces deux espèces, la plus intéressante est certainement le palmier rhônier. L'amande provenant du fruit de cet arbre est absolument blanche, très dure et a un volume cinq à six fois supérieur à celui de la noix de corozo. Cette particularité ne peut manquer d'attirer l'attention de la tabletterie pour la confection des multiples objets d'usage courant, fabriqués en os, nacre, ivoire, etc.

La noix de Dumun, à peu près de même composition, est toutefois beaucoup plus petite, et sous l'outil d'adroits sculpteurs se transforme admirablement en têtes d'épingles à chapeaux, manches d'ombrelles,

boutons de luxe, etc., représentant des fleurs, des animaux, des oiseaux, des figures.

Notre ingénieuse Française a même trouvé une application de ces noix pour la décoration électrique et l'effet, sortant de l'ordinaire, est appelé à un grand succès.

Enfin elle a su tirer parti de la pulpe qui enveloppe la noix. De couleur panaché foncé, déta-



Voyageant la plupart du temps à cheval ou à zébu, l'exploratrice était seulement escortée de quelques serviteurs.

chée et pulvérisée, cette pulpe sert à confectionner d'excellents gâteaux rappelant le goût du pain d'épice.

Ce dont il faut aussi louer cette vaillante Française, c'est d'avoir su s'attirer la sympathie des noirs, qui sont pour elle de véritables associés, sur le concours et le dévouement desquels elle peut compter pour mener à bien son entreprise.

LEON MALU.



L'UTILISATION DE L'IVOIRE VÉGÉTAL

Le décorticage des noix de rhôniers apportées à Kayes par les indigènes.

Pour éviter la trombe meurtrière

Une Course à la mort en plein océan

Les passagers du paquebot *Cretic*, qui fait le service régulier entre les grands ports de la Méditerranée et New-York, peuvent se vanter d'avoir échappé à une mort horrible, tout en assistant à un des spectacles les plus impressionnants que puissent offrir les éléments déchaînés.

C'était un lundi matin. Le grand paquebot se trouvait encore à deux journées des côtes américaines. Le temps était détestable et la fureur des vagues retardait singulièrement la marche du navire, qui n'avancait plus qu'à la vitesse de huit nœuds.

Soudain, vers huit heures du matin, comme le capitaine Lodez se promenait sur la passerelle, sa vue perçante distingua à l'horizon, vers le Sud-Est, une trombe d'eau, phénomène assez rare sous ces latitudes.

Une colonne d'eau s'élançait de la mer jusqu'à une hauteur de deux cents mètres, où son faite disparaissait sous un panache de nuages d'un noir sinistre.

La trombe tournait à une telle distance du navire — à plus de deux lieues, probablement — que le capitaine et les officiers ne s'en inquiétèrent pas tout d'abord.

Cependant ils ne tardèrent pas à remarquer que la gigantesque colonne grossissait à vue d'œil.

Elle suivait exactement la même direction que le navire.

Or, il était bien évident que, si le paquebot ne pouvait pas s'échapper de la route qu'avait choisie la trombe, une catastrophe devenait inévitable.

Le capitaine comprit soudain l'extrême gravité de la situation et, donnant ordre aux mécaniciens d'activer les foyers, il s'installa près du timonier.

La trombe était maintenant à une distance de 1,200 à 1,500 mètres. Mais la vitesse du navire augmentait de seconde en seconde, d'abord parce que les machines marchaient

désormais à leur allure maxima, puis parce que le capitaine, changeant brusquement la direction, avait soustrait le vapeur au choc des vagues, qui, maintenant, aidaient sa marche, au lieu de la contrarier.

Enfin, le paquebot se trouva hors de la zone dangereuse, soit à un millier de mètres de la trombe, qui passa en labourant le précédent sillage du navire.

Et on le vit s'éloigner dans la direction du Nord-Ouest. Mais qui pourrait dire si d'autres navires, moins fortunés que le *Cretic*, ne furent pas coulés à pic par cette même trombe !...

A. LEBLANC.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

L'Ambassadeur

Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Deuxième Partie

Au Pays des Druses.

Chapitre I

EN ROUTE POUR BEYROUTH (Suite.)

Le Parthénon entra majestueusement dans le port, évoluant parmi les navires battant pavillons de tous les peuples de l'Occident : grecs, français, anglais, ottomans, égyptiens... et vint s'amarrer au débarcadère de la Compagnie Hellénique-Échelles, qui doit son nom à ce qu'elle dessert les ports ou échelles du Levant.

La passerelle fut lancée. Des hamals (porteurs), des aboyeurs d'hôtels, des parents, des soldats, se pressaient sur le quai, pour recevoir au débarqué des clients, des amis chers, ou des cambrioleurs en fuite.

Tibérade se glissa près de la coupée. Il voulait suivre des yeux Yousouf et Ahmed.

Mais à l'instant où ceux-ci allaient franchir la passerelle, un jeune garçon à la veste cannelle, au large pantalon flot-

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 779 à 792.

tant sur ses jambes nues, la tête coiffée d'un fez, se précipita sur l'étroit passage en glapissant :

« Shib (contraction de sahib, seigneur) Tibérade? Shib Tibérade? Ouna cartolina.

— Tibérade? cria Uko, qui, avec sa fille, suivait ceux que le jeune homme surveillait.

— Shib Tibérade? répéta le boy, qui n'était autre qu'un employé de la poste ottomane.

— C'est moi ! Tu as une lettre à me remettre?

— La cartolina qué voici.

— Donne ! En échange, prends ce *back-chich* (pourboire).

Celui-ci empoigne la pièce de monnaie, hurle :

« Evviva lou générou shib ! »

Et bondit sur le quai, s'engouffrant dans la foule où il disparaît.

Un coup d'œil sur l'enveloppe et Tibérade pâlit, bredouillant :

« L'écriture d'Emmie !

— D'elle? »

Uko, Sika et même Midoulet, qui, selon son habitude, escortait le Japonais, se pressaient autour de Marcel, répétant :

« Lisez ! Que dit-elle? Lisez donc ! »

Et lui, machinalement, lut la suscription ainsi libellée :

« Monsieur TIBÉRADE,

« A bord du premier navire arrivant d'Egypte. »

Uko et Sika, un peu énervés par ce retard, conseillaient :

UN APPEL A LA CRÉDULITÉ YANKEE

On devient Millionnaire en élevant des chats et des rats

Les Américains ont inventé une curieuse expression pour désigner les gens qui rêvent de faire une fortune rapide, et par n'importe quels moyens. Ils les appellent des "get-rich-quick", ou, littéralement, des « devenir riche vite ».

Naturellement, c'est surtout en exploitant la crédulité d'autrui que l'on atteint ce but. Aussi, l'art de tirer parti de l'insatiable bêtise de l'éternel gogo s'est-il étrangement perfectionné chez les Yankees.

A ce propos, je ne puis résister à l'envie de traduire pour nos lecteurs un prospectus que je viens de découper dans un journal financier de New-York.

Ses auteurs exposent au public qu'il lui serait facile de gagner du "cent pour cent" en leur confiant des fonds de bas de laine pour créer... une ferme à chats!

Mais écoutez la littérature de nos lanceurs d'affaires :

« Nous établirons un "cat ranch" (ferme à chats) en y rassemblant un million de ces félins. Chaque couple produira vingt-quatre petits chats par an.

« Considérez, d'autre part, qu'une peau de chat blanc vaut 50 centimes, et qu'une peau de chat noir vaut 3 fr. 75. Cela nous donne une moyenne de 1 fr. 55 environ par peau.

« Comme nous disposerons de 12,000,000 de peaux par an, nous pourrions compter sur un revenu quotidien de 50,000 francs.

« Pour le côté dépenses, nous trouvons qu'un

homme, payé 10 francs par jour, peut d'écoper 50 chats. Ainsi donc, il nous faudra employer 1,000 hommes, soit une dépense quotidienne de 10,000 francs, soit un gain quotidien de 40,000 francs.

« Mais une question se pose : comment nourrirons-nous les chats ?

« Rien de plus simple ! Encore fallait-il y songer ! Nous créerons, près de notre ferme à chats, une ferme à rats !

« Comme les rats se multiplient quatre fois plus rapidement que les chats, nous pourrions donner à chaque chat quatre rats par jour, ration plus que suffisante.

« Mais une seconde question se présente à la réflexion de toute personne sensée : comment nourrirons-nous ces multitudes de rats ?

« Là encore, rien de plus simple ! Nous les nourrirons sur les cadavres de chats dépouillés de leur peau, à raison d'un quart de chat par rat. Quoi de plus simple !

« Ainsi, nous créons un "business" qui se suffira à lui-même et fonctionnera automatiquement. Les chats mangeront les rats, et les rats mangeront les chats.

« A nous les peaux et la fortune ! Êtes-vous des nôtres ? »

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que les auteurs de cette étourdissante circulaire ont ramassé trois millions de francs en moins de quinze jours.

O Amérique, pays du gogo, terre promise du bonisseur !

Jacques d'IZIER.

« C'est à l'intérieur que vous trouverez les renseignements que nous désirons tous. »

Tremblant, Tibérade fit sauter la bande gommée, déplia le papier et poussa un cri : « Quoi? Qu'y a-t-il? » questionnèrent ses compagnons.

Le jeune homme prononça lentement, comme si le sens des paroles lui échappait :

« Le soir de ton arrivée, rends-toi à la représentation du *Cirque des Enfants aîlés*. Là tu sauras comment me tirer de captivité.

« EMMIE. »

« Un cirque maintenant ! s'exclama le jeune homme.

— Elle a dû être enlevée durant notre sommeil général sur le canot n° 2, ajouta le général.

— Probablement, consentit Midoulet.

— Enfin, reprit Sika, elle est captive, il est vrai, mais on peut lui rendre la liberté.

— Oui, le *Cirque des Enfants aîlés*. Qu'est-ce que c'est que cela?

— Gagnons un hôtel, on nous renseignera.

— Et du même coup, plaisanta l'agent, nous saurons où se trouve la demoiselle, ainsi que le pantalon japonais qui l'accompagne. »

Tous franchirent la passerelle. Mais Marcel eut beau s'efforcer d'apercevoir encore Yousouf et Ahmed, qu'il s'était juré de ne pas perdre de vue, il ne les repéra nulle part.

Les meurtriers à venir d'une jeune fille blonde avaient disparu dans la foule, sans laisser de traces.

Chapitre II

UN NUMÉRO AVEC DIALOGUE INATTENDU

Toujours flanqués de l'inévitable Midoulet, les voyageurs se rendirent à l'hôtel Ismaïl, situé au centre de la ville.

Ils s'informèrent aussitôt auprès du gérant :

« Vous avez un cirque de passage à Beyrouth?

— Oui, monsieur, répliqua l'interpellé. Un grand ambulancier. Depuis quinze jours, nos murs sont couverts d'affiches. Vous avez dû en voir en venant du paquebot. Ce soir a lieu la première représentation qui promet d'être sensationnelle, on annonce des numéros tout à fait curieux.

— C'est bien le *Cirque des Enfants aîlés*?

— En effet, il se nomme ainsi, à cause d'un des numéros dont je vous parlais à l'instant. »

Et, avec la curiosité familière et bienveillante des hôteliers :

« Vous souhaitez sans doute assister au spectacle?

— Vous avez deviné.

— Alors, pressez-vous de dîner. Il y aura beaucoup de monde. On est très friand de ce genre d'exhibition à Beyrouth.

— Où s'est établie cette entreprise?

— Sur la place d'Aïa-Tarbouch, où les installations sont dressées.

— Et la place en question?

— A la lisière de l'ancien et du nouveau Beyrouth ! Il suffit de suivre l'avenue Is-

mail, à laquelle mon hôtel a emprunté son nom.

— Parfait. A quelle heure la représentation ?

— Les bureaux ouvrent à huit heures. »

Quelques instants plus tard, les voyageurs prenaient place dans le « restaurant » de l'hôtel et expédiaient un repas copieux, mais peu délicat. L'Orient, en dehors des pâtisseries, gelées et bonbons, ne connaît pas les recherches de la table.

Tous mangeaient silencieusement.

Des préoccupations de même nature les étreignaient.

Midoulet, lui, se réjouissait à la pensée que chaque minute le rapprochait du pantalon diplomatique, qu'il supposait entre les mains d'Emmie.

Marcel se demandait avec inquiétude comment il allait retrouver sa petite cousine.

Uko, lui, était partagé entre le désir de mener sa mission au succès et celui de revoir la petite Parisienne dont il aimait le courage, la décision, la bonne humeur inaltérable.

Enfin, Sika s'amusait par avance de la déconvenue de ses compagnons, poursuivant un vêtement qu'ils avaient tout près d'eux. Elle se promettait, d'ailleurs, de préparer, d'accord avec sa jeune amie retrouvée, une cachette moins incommode que celle occupée par le pantalon gris fer autour de son corps gracieux.

Quoi qu'il en soit, le dîner s'acheva et tous prirent le chemin de la place Aia-Tarbouch.

Bien avant l'ouverture des portes, ils se tinrent devant le *Cirque des Enfants aïlés*, dont la tente énorme se dressait ainsi qu'une tour dominant la longue file des luxueux entresorts, des hangars mobiles abritant les machines électriques chargées de distribuer l'éclairage dans l'hippodrome. Le public commençait à affluer. Les spectateurs débouchaient par groupes bruyants de toutes les rues adjacentes. Bientôt, une foule compacte fut réunie devant la façade polychrome du cirque, sous l'éclat aveuglant des lumières projetées par d'énormes globes électriques.

Se maintenant au premier rang, les voyageurs, plus avides de spectacle que tous ceux qui les entouraient, cela se conçoit, attendaient avec impatience le moment de pénétrer dans le théâtre forain. On se pressait derrière eux. Les musiciens, sur l'estrade, entamèrent un allegro brutal, dans lequel grondait le tonnerre des cymbales et de la grosse caisse; puis un clown en habit, orné d'une flamboyante perruque à houppe, parut pour énumérer longuement, en langue *sabir*, mélange de français, d'anglais et d'italien à la fois, les merveilles qui seraient présentées à l'intérieur.

Les amis d'Emmie n'attendirent pas la fin du « boniment » pour escalader les degrés accédant au plateau de parade au fond duquel le contrôle était placé.

« Trois premières ! demanda le Japonais.

— Une première ! » répéta en écho

Midoulet, qui marchait derrière lui.

Leur mouvement sembla un signal, la foule les suivit. En quelques minutes, le cirque fut envahi, les gradins bondés, les couloirs encombrés. Il ne restait plus une place assise ou debout qui n'eût son titulaire.

Du reste, la représentation commença de suite, sur un charivari diabolique exécuté par l'orchestre, et que le programme qualifiait modestement : « Ouverture en *si bémol*. » Puis, ce fut le défilé classique de clowns faisant des pirouettes, poussant des cris inarticulés, que les badauds croient anglais, se lançant des chapeaux pointus qu'ils recevaient sur la tête avec adresse. Une écuyère, légère et vaporeuse en son maillot rose, leur succéda, évoluant sur un cheval richement caparaçonné; le saut des cerceaux de papier, des obstacles, la voltige n'avaient point de secrets pour elle, et le public ne lui marchanda pas les applaudissements.

Marcel et ses compagnons seuls semblaient s'ennuyer. Ils avaient beau, tandis que les numéros se suivaient sans interruption, examiner la salle, la piste, l'entrée des écuries s'ouvrant en face d'eux, nulle part ils n'apercevaient Emmie. Et la venue d'Emmie était la seule chose susceptible de les intéresser.

Tantôt l'un, tantôt l'autre, murmurait :

« Où peut-elle être ? »

Ce à quoi répliquait le voisin :

« Attendons ! Elle nous a fixé rendez-vous ici. Donc, elle viendra. »

Et Midoulet, ainsi qu'un leit-motiv, répétait à chacune de ces réparties :

« J'espère qu'elle aura le pantalon. »

Une fois même, il se laissa aller à plaisanter :

« Elle porte la jupe-culotte. »

Mais le général le toisa de si menaçante façon que l'agent se tut.

La représentation continuait cependant.

Des gymnastes, des équilibristes en maillots cerise galonnés d'or « travaillèrent ». Puis des chiens savants, auxquels succéda un clown musical, qui avait eu l'idée ingénieuse et patiente de se confectonner un piano aux touches de silex sonore. Ce singe-homme précédait des singes quadrumanes et cavaliers.

« Entr'acte ! »

L'affiche annonçant l'interruption momentanée du spectacle fut plantée au bout d'une perche, sur la piste, donnant le signal d'un brouhaha général.

Marcel bouillait d'impatience.

« Si Emmie ne profite pas de l'entr'acte pour nous rejoindre, elle nous manquera certainement à la sortie, » grommela-t-il.

Mais Sika le rassura :

« Elle n'a pas dit à quel moment elle viendra à nous. Attendez et soyez certain qu'elle hâtera ce moment de tout son pouvoir. »

— Vous croyez donc qu'elle n'est pas libre de ses mouvements ?

— Sa lettre ne dit-elle pas que vous la délivrerez de captivité ?

— C'est vrai... Mais être captive et don-

ner des rendez-vous au cirque, m'apparaît tout à fait contradictoire. »

Et pour aider la fillette à les joindre, Marcel entraîna ses compagnons dans les couloirs, les écuries, furetant partout, avec l'espoir de rencontrer sa petite cousine.

« Et le pantalon ! » soupira Midoulet, que ces pérégrinations successives commençaient de toute évidence à ennuyer.

Emmie demeurait invisible.

La musique, dans sa loggia, reprit à grand fracas, annonçant ainsi que la deuxième partie du programme, les exercices des *Enfants aïlés*, allait enfin être présenté aux spectateurs.

Le général et ses amis s'empressèrent de regagner leurs places. Un coup d'œil sur la piste leur montra que l'on y avait disposé une sorte d'estrade, au-dessus de laquelle se balançaient de légers fils d'acier, fixés au cintre.

Ils n'eurent pas le temps de se demander à quoi servirait cette installation, car la réponse fut apportée aussitôt par une quinzaine de jeunes garçons et de fillettes qui bondirent sur l'estrade.

C'étaient les enfants aïlés, ainsi qu'en faisaient foi les ailettes azurées placées au dos des justaucorps ou des corsages.

Les boys étaient costumés en pages, tandis que les fillettes, les cheveux flottant sur leurs épaules, apparaissaient vêtues de gazes chatoyantes et nacrées. Tous se mirent en ligne sur l'estrade et saluèrent.

« La voyez-vous parmi ceux-ci ? » questionna Tibérade.

Sika sursauta et vivement :

« Vous n'y pensez pas ? Emmie parmi ces acrobates ! »

— Pourquoi pas ? Elle ne figure pas parmi les spectateurs : donc, nous sommes tenus de la chercher dans le personnel de l'établissement. »

Cependant, les enfants, attachés aux fils d'acier suspendus au cintre, avaient été hissés à mi-hauteur.

Là, ils commencèrent leurs évolutions, en une sorte de ballet aérien, donnant l'impression d'un bal ailé d'amours du XVIII^e siècle.

Le public, ravi par la grâce du spectacle, applaudit à tout rompre; soudain, un cri bizarre, incompréhensible, se vrilla dans l'air :

« Mavarçavel ! »

— La voix d'Emmie ! » s'écria Tibérade se dressant sur ses pieds.

La voix reprenait, à l'ahurissement des spectateurs :

« Mavarçavel ! C'avest mavoï ! »

— C'est elle ! répéta le jeune homme, cherchant de tous côtés le visage de la fillette.

— Elle parle donc javanais ! » s'exclama Midoulet.

Ce javanais-là est de fabrication parisienne et les indigènes de Java l'ignorent totalement.

Il s'obtient en intercalant le vocable *av* dans chaque syllabe des mots.

Exemple : Marcel fera Mavarçavel.

« Evidemment, la petite a choisi cet

idiome baroque pour que ses paroles ne soient comprises que de moi, murmura le jeune homme, seulement où se tient-elle?

— Oui, oui, où est-elle? » répétèrent ses amis.

Comme une réplique à leur question, la voix laissa tomber:

« En l'air! »

Emmie avait intercalé le *av javanais* dans ces vocables, mais nous pensons bien faire en les épargnant au lecteur.

« En l'air! »

Tous levèrent les yeux et, soudain, ils discernèrent l'un des enfants ailés qui, tout en exécutant sa danse aérienne, se livrait à une télégraphie de gestes.

« La voici... là... la 4^e du 3^e rang.

— Ah! oui! oui!

Nous la voyons.

— Mais comment figure-t-elle parmi ces enfants? »

Sans doute, la fillette comprit qu'elle

avait été reconnue, car son organe clair résonna de nouveau.



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

« Tu as une lettre à me remettre? demanda Tibérade. — La cartolina que voici, » déclara le boy. (P. 193, col. 1.)

« Tout à l'heure, disait-elle toujours dans cet incroyable javanais de Paris, après la représentation, venez au bureau de la

direction! Il suffira de payer la casse! »

Le public se figurait à présent que cette conversation inintelligible pour lui faisait partie du programme, et le javanais obtint une salve de bravos retentissants.

La méprise évidente de la foule rendit le sourire aux voyageurs.

Emmie se balançait bien encore au bout d'un fil d'acier; mais elle était retrouvée.

Et puis, la bonne humeur de la petite cousine prouvait qu'elle n'avait point souffert. Donc à quoi bon se montrer plus moroses qu'elle-même?

Le général, par exemple, et Midoulet échangeaient des regards féroces.

Tous deux avaient eu la même pensée :

« Emmie rejointe, il

allait falloir se disputer le pantalon gris fer. »

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

Palmarès de Notre Grand Concours LES BOY-SCOUTS FRANÇAIS

Conformément au libellé de la neuvième question, la question de classement a servi à départager les envois entièrement bons. Nous avons donc primé, parmi les concurrents ayant résolu exactement ce concours, ceux qui ont indiqué un nombre se rapprochant le plus du véritable nombre d'envois qui nous sont parvenus : 1,296. On trouvera, après les noms des lauréats, le nombre indiqué par chacun d'eux. Plusieurs concurrents ayant donné un nombre identique, force nous a été de procéder à un tirage au sort pour l'attribution de la place.

1^{er} Prix : UN BON A LOTS DU CRÉDIT FONCIER prenant part à tous les tirages comportant de nombreux lots dont un de CENT MILLE FRANCS. M. LÉON BOURDIN, à Bouloire (Sarthe), 1,300.

2^e Prix : UN PHONOGRAPHE PATHÉ, à disques, diaphragme à saphir inusable, avec six morceaux choisis. M. MARCEL DESJOYEUX, à Paris, 1,306.

3^e Prix : CINQUANTE FRANCS en espèces. M. S. DARDENNE, à Reims, 1,309.

4^e Prix : UNE MONTRE en argent. M. G. PLÉAU, Villeneuve-l'Archevêque, 1,313.

5^e au 10^e Prix : UNE JUMELLE DE THÉÂTRE. MM. A. LEBRETON, Nantes, 1,313; L. BAUPIN, Fontainebleau, 1,317; M^{me} CARON-TELLIER, Fressenneville, 1,272; MM. P. NAUDIN, Boësse (Loiret), 1,322; H. BOURIT, Bordeaux, 1,345; J.-B. BEAUNE, Clermont-Ferrand, 1,345.

11^e au 20^e Prix : UN ALBUM relié, « Le Sang gaulois ».

MM. J. PERRET, Grenoble, 1,348; LOIRAT, Chantenay, 1,243; I. ERMEAU, Toulouse, 1,353; L. GUERREY, Saint-Denis, 1,354; J. DONETTA, Nice, 1,356; H. PETIT, Amagne, 1,372; A. BLÉARD, le Havre, 1,219; ROQUET, Orléans, 1,217; R. MAYOUX, Lyon, 1,384; J. LEDOUX, La Guerche, 1,205.

21^e au 30^e Prix : UNE CHAÎNE DE MONTRE. MM. F. DUPU S, Angoulême, 1,387; RIGAUD, Paris, 1,388; L. DESAUNAY, Malakoff, 1,203; L. DUBOIS, Souppes, 1,203; E. COUZINET, Bourg-sur-Gironde, 1,200; M^{lle} M. LATRILLE, Langon, 1,200; MM. C. TATÉ, Paris, 1,200; A. CHABOUD, Lyon, 1,200; P. BOURGUIGNAT, Sainte-Savine, 1,190; R. REGNAUD, Cognac, 1,436.

31^e au 40^e Prix : UNE ÉPINGLE DE CRAVATE. MM. J. REBOUL, Mont-de-Marsan, 1,442; M. PAPPALARDI, Tunis, 1,146; GALOPIN, Dijon, 1,450; M^{me} NÉGRIN, Lyon, 1,450; MM. P. SOUQUIÈRES, Aurillac, 1,125; R. CARON, Fressenneville, 1,469; J. BRIDOUX, Soissons, 1,472; E. HARDY, Paris, 1,478;

H. SEHREAU, Versailles, 1,112; R. LE TELLIER, Valognes, 1,493.

41^e au 50^e Prix : UN PORTE-MONNAIE OFFICIER. MM. J. DE VERGÈS, Anglet, 1,497; C. CHAZEL, Badonviller, 1,500; A. DIZY, Epervay, 1,500; R. WACHENHEIM, Remiremont, 1,500; M^{lle} G. JEUDY,

Epinal, 1,500; MM. H. THÉVENIN, Lyon, 1,085; P. FOURNÉ, Villeneuve-l'Archevêque, 1,519; M. DE SCHUTTENBACH, Vanves, 1,520; M. TISSIER, Paris, 1,521; M^{lle} A. DAVERGNE, Fressenneville, 1,527.

51^e au 60^e Prix : UN CANIF à deux lames. MM. V. RAUCOULES, Puteaux, 1,538; L. ROLIN, Reims, 1,053; SIRDEY, Talmay, 1,545; M^{lle} G. JEANNY, Bourges, 1,551; M^{lle} R. CARBONNET, Paris, 1,000; MM. Z. CANONNE, Beaumont-sur-Oise, 999; E. PEDAT, Petit-Bornand, 996; E. DELORME, Pantin, 1,600; E. MICOL, Saint Chamond, 1,604; M. DUQUÉNOY, Calais, 1,605; M. AUBERT, Paris, 985; Roux, Château-Landon, 1,608.

61^e au 70^e Prix : UN CENDRIER.

MM. MIRZA, Saleh-Khan, Paris, 1,583; G. BOISTAY, Paris, 1,589; M^{lle} R. CARBONNET, Paris, 1,000; MM. Z. CANONNE, Beaumont-sur-Oise, 999; E. PEDAT, Petit-Bornand, 996; E. DELORME, Pantin, 1,600; E. MICOL, Saint Chamond, 1,604; M. DUQUÉNOY, Calais, 1,605; M. AUBERT, Paris, 985; Roux, Château-Landon, 1,608.

71^e au 80^e Prix : UNE LOUPE

MM. L. GARREAU, La Roche-sur-Yon, 975; R. LE CARPENTIER, le Havre, 1,623; M^{me} J. CELLIER, Reims, 965; MM. P. ANDRÉ, Landerneau, 1,634; L. PELLETIER, Epervay, 1,638; DUCHATEAU, Lambersart, 945; J. DINAND, Paris, 1,650; A. GUYOU, Versailles, 1,654; M^{me} BILLARD, Paris, 936; M. C. FORESTIER, Paris, 1,669.

81^e au 100^e Prix : UN PETIT TABLEAU, sujet hollandais.

MM. J. DESTIBARDE, Mont-de-Marsan, 1,672; *** à Belfort, 907; R. GUILLEMINOT, Dijon, 1,689; G. COLLARD, Paris, 900; J. SAUGET, Bourges, 1,693; P. GENDREL, Cherbourg, 1,697; A. PROTOY, Nogent-en-Bassigny, 887; A. MEHL, Saint-Dié, 1,707; E. LEMEURTRICIER, Torigni, 1,713; M. SERET, Paris, 875; F. PÉREMIÉ, Paris, 1,717; E. DE VENANCOURT, Paris, 1,719; G. DAVID, Cramaille (Aisne), 1,720; E. PÉROT, Paris, 1,732; WILBAUX, Paris, 852; V. LEFÈVRE, Ressons-sur-Matz, 1,755; M^{me} B. STEGMANN, Clichy-sous-Bois, 1,756; MM. GRIVEST, Châtillon (Ain), 825; MATHIEU, Noisy-le-Sec, 1,773; F. BONHOMME, Paris, 1,780.

Solutions du Concours

I^{re} Question. — Les groupes de points ou d'étoiles figurant sur chacune des cases des drapeaux correspondaient à des lettres qui, mises dans l'ordre voulu, formaient les mots : VIVE LA FRANCE.

II^e Question. — Sur chaque pavillon existait un groupe d'étoiles correspondant à une lettre qui indiquait l'initiale du département à trouver. Les cases noires équivalaient à des voyelles dans les deux premiers pavillons et à des consonnes dans le dernier. La solution était : DORDOGNE, CALVADOS, CREUSE.

III^e Question. — Il suffisait de placer convenablement les bâtons horizontaux sur les verticaux pour former le nom de la ville : LAVAL.

IV^e Question. — Les objets figurant dans le dessin étaient HACHE, MÈULE, AUË, dont les premières lettres assemblées formaient : HAMEAU.

V^e Question. — Trois arbres formaient les lettres G, U, E; nos Éclaireurs cherchaient un GUÉ.

VI^e Question. — En prenant la première lettre des objets ou signes suivant : Lance, Arbre, Pelée, Initiales (L J) Nid, on formait le mot : LAPIN.

VII^e Question. — Les chiffres du tableau correspondaient aux lettres de l'alphabet. Ceux barrés équivalaient donc à : E (répété 2 fois étant barré 2 fois N. O. R. S. T., qui, assemblés dans l'ordre, formaient le mot : ENTORSE.

VIII^e Question. — Les raies obliques représentant la pluie formaient les mots : Du secours.

IX^e Question. — Les lettres figurant sur les petits drapeaux, assemblés convenablement, formaient les mots : SALUT, MERCI.